

CHOIX de POETES ROMANTIQUES

- [Alphonse de LAMARTINE](#) (1790-1869)

Texte n°1: L'isolement

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
 Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
 Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
 Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
 Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
 Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
 Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
 Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
 Et le char vapoureux de la reine des ombres
 Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
 Un son religieux se répand dans les airs :
 Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
 Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
 N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
 Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante
 Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
 Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
 Je parcours tous les points de l'immense étendue,
 Et je dis : " Nulle part le bonheur ne m'attend. "

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
 Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
 Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
 Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
 D'un oeil indifférent je le suis dans son cours ;
 En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
 Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
 Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :
 Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;

Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand là feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

Texte n°2 : L'automne

Salut ! bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! Le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards !

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlisant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois !

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés, je trouve plus d'attraits,
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais !

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui !

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau ;
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie

Ce calice mêlé de nectar et de fiel !
 Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
 Peut-être restait-il une goutte de miel ?

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
 Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu ?
 Peut-être dans la foule, une âme que j'ignore
 Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu ? ...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
 A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;
 Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,
 S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Texte n°3 : Harmonies poétiques et religieuses

Il s'agit du livre deuxième, "*L'Infini dans les Cieux*" dont nous ne citons que le début et la fin du poème.

C'est une nuit d'été ; nuit dont les vastes ailes
 Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles ;
 Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,
 Permet à l'oeil charmé d'en sonder l'infini ;
 Nuit où le firmament, dépouillé de nuages,
 De ce livre de feu rouvre toutes les pages!
 Sur le dernier sommet des monts, d'où le regard
 Dans un trouble horizon se répand au hasard,
 Je m'assieds en silence, et laisse ma pensée
 Flotter comme une mer où la lune est bercée.

[...]

Flottez, soleils des nuits, illuminez les sphères ;
 Bourdonnez sous votre herbe, insectes éphémères ;

Rendons gloire là-haut, et dans nos profondeurs,
 Vous par votre néant, et vous par vos grandeurs,
 Et toi par ta pensée, homme! grandeur suprême,
 Miroir qu'il a créé pour s'admirer lui-même,
 Echo que dans son oeuvre il a si loin jeté,
 Afin que son saint nom fût partout répété.
 Que cette humilité qui devant lui m'abaisse
 Soit un sublime hommage, et non une tristesse ;
 Et que sa volonté, trop haute pour nos yeux,
 Soit faite sur la terre, ainsi que dans les cieux !

- [Alfred de VIGNY](#) (1797-1863)

Texte n°4: Moïse

... Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
 Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : " Ne finirai-je pas ?
 Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
 Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !
 Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
 J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
 Voilà que son pied touche à la terre promise.
 De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
 Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
 Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

" Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
 Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
 Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
 Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
 Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
 Mon doigt du peuple errant a guidé les passages
 J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
 L'avenir à genoux adorera mes lois ;
 Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
 La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
 Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
 Ma main fait et défait les générations.

Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !...

... " Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : " Il nous est étranger " ;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon coeur : Que vouloir à présent ?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
Ô Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! "

Texte n°5 : Le cor

I

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
 Se suspend immobile au sommet du rocher,
 Et la cascade unit, dans une chute immense,
 Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor?
 Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor ?
 Roncevaux ! Roncevaux ! Dans ta sombre vallée
 L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

Texte n°6 : *Les Feuilles d'automne*, Victor Hugo

Ce poème est extrait de "Soleils couchants", VI.

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;
 Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;
 Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;
 Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit !

Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
 Sur la face des mers, sur la face des monts,
 Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
 Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
 Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
 S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes
 Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
 Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
 Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
 Sans que rien manque au monde, immense et radieux !

***Les Contemplations*, Victor Hugo**

Texte n° 7 : XXVII.

**Oui, je suis le rêveur ; je suis le camarade
 Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,
 Et l'interlocuteur des arbres et du vent.**
 Tout cela me connaît, voyez-vous. J'ai souvent,
 En mai, quand de parfums les branches sont gonflées,
 Des conversations avec les giroflées ;
 Je reçois des conseils du lierre et du bleuet.
 L'être mystérieux, que vous croyez muet,
 Sur moi se penche, et vient avec ma plume écrire.
 J'entends ce qu'entendit Rabelais ; je vois rire

Et pleurer ; et j'entends ce qu'Orphée entendit.
 Ne vous étonnez pas de tout ce que me dit
 La nature aux soupirs ineffables. Je cause
 Avec toutes les voix de la métempsychose.
 Avant de commencer le grand concert sacré,
 Le moineau, le buisson, l'eau vive dans le pré,
 La forêt, basse énorme, et l'aile et la corolle,
 Tous ces doux instruments, m'adressent la parole ;
 Je suis l'habitué de l'orchestre divin ;
 Si je n'étais songeur, j'aurais été sylvain.
 J'ai fini, grâce au calme en qui je me recueille,
 À force de parler doucement à la feuille,
 À la goutte de pluie, à la plume, au rayon,
 Par descendre à ce point dans la création,
 Cet abîme où frissonne un tremblement farouche,
 Que je ne fais plus même envoler une mouche !
 Le brin d'herbe, vibrant d'un éternel émoi,
 S'apprivoise et devient familier avec moi,
 Et, sans s'apercevoir que je suis là, les roses
 Font avec les bourdons toutes sortes de choses ;
 Quelquefois, à travers les doux rameaux bénis,
 J'avance largement ma face sur les nids,
 Et le petit oiseau, mère inquiète et sainte,
 N'a pas plus peur de moi que nous n'aurions de crainte,
 Nous, si l'œil du bon Dieu regardait dans nos trous ;
 Le lis prude me voit approcher sans courroux,
 Quand il s'ouvre aux baisers du jour ; la violette
 La plus pudique fait devant moi sa toilette ;
 Je suis pour ces beautés l'ami discret et sûr ;
 Et le frais papillon, libertin de l'azur,
 Qui chiffonne gaîment une fleur demi-nue,
 Si je viens à passer dans l'ombre, continue,
 Et, si la fleur se veut cacher dans le gazon,
 Il lui dit : « Es-tu bête ! Il est de la maison. »
 Les Roches, août 1835.

Aloysius Bertrand

Texte n°8 : Gaspard de la nuit

Livre III IX "ONDINE"

‘ Je croyais entendre

Une vague harmonie enchanter mon sommeil,

Et près de moi s'épandre un murmure pareil

Aux chants entrecoupés d'une voix triste et tendre.'

Ch. Brugnot. — Les deux Génies.

— « Écoute ! — Écoute ! — C'est moi, c'est Ondine qui frôle de ces gouttes d'eau les losanges sonores de ta fenêtre illuminée par les mornes rayons de la lune ; et voici, en robe de moire, la dame châtelaine qui contemple à son balcon la belle nuit étoilée et le beau lac endormi.

» Chaque flot est un ondin qui nage dans le courant, chaque courant est un sentier qui serpente vers mon palais, et mon palais est bâti fluide, au fond du lac, dans le triangle du feu, de la terre et de l'air.

» Écoute ! — Écoute ! — Mon père bat l'eau coassante d'une branche d'aulne verte, et mes sœurs caressent de leurs bras d'écume les fraîches îles d'herbes, de nénuphars et de glaïeuls, ou se moquent du saule caduc et barbu qui pêche à la ligne. »

Sa chanson murmurée, elle me supplia de recevoir son anneau à mon doigt, pour être l'époux d'une Ondine, et de visiter avec elle son palais, pour être le roi des lacs.

Et comme je lui répondais que j'aimais une mortelle, boudeuse et dépitée, elle pleura quelques larmes, poussa un éclat de rire, et s'évanouit en giboulées qui ruisselèrent blanches le long de mes vitraux bleus.

-
- [Alfred de MUSSET](#) (1810-1857)

Texte n°9: Le saule

(extrait)

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
 Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
 De ton palais d'azur, au sein du firmament,
 Que regardes-tu dans la plaine ?

La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés.
 La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère ;
 Le phalène doré, dans sa course légère,
 Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie ?
 Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser ;
 Tu fuis, en souriant, mélancolique amie,
 Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Étoile qui descends vers la verte colline,
 Triste larme d'argent du manteau de la Nuit,
 Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
 Tandis que pas à pas son long troupeau le suit, -

Étoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense ?
 Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux ?
 Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
 Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?

Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
 Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
 Avant de nous quitter, un seul instant arrête ; -
 Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !
 [...]

Texte n° 9 : Jamais

Jamais, avez-vous dit, tandis qu'autour de nous
 Résonnait de Schubert la plaintive musique ;
 Jamais, avez-vous dit, tandis que, malgré vous,
 Brillait de vos grands yeux l'azur mélancolique.

Jamais, répétiez-vous, pâle et d'un air si doux
 Qu'on eût cru voir sourire une médaille antique.
 Mais des trésors secrets l'instinct fier et pudique
 Vous couvrit de rougeur, comme un voile jaloux.

Quel mot vous prononcez, marquise, et quel dommage !
 Hélas ! je ne voyais ni ce charmant visage,
 Ni ce divin sourire, en vous parlant d'aimer.

Vos yeux bleus sont moins doux que votre âme n'est belle.
 Même en les regardant, je ne regrettais qu'elle,
 Et de voir dans sa fleur un tel coeur se fermer.

-
- [Gérard de NERVAL](#) (1808-1855)

Texte n°10: Fantaisie

Il est un air pour qui je donnerais
 Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
 Un air très-vieux, languissant et funèbre,
 Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
 De deux cents ans mon âme rajeunit :
 C'est sous Louis treize; et je crois voir s'étendre
 Un coteau vert, que le couchant jaunait,

Puis un château de brique à coins de pierre,
 Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
 Ceint de grands parcs, avec une rivière
 Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs ;

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
 Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,
 Que dans une autre existence peut-être,
 J'ai déjà vue... et dont je me souviens

- [Théophile GAUTIER](#) (1811-1872)

Texte n° 11: Fantaisies d'hiver

I

Le nez rouge, la face blême,
 Sur un pupitre de glaçons,
 L'Hiver exécute son thème
 Dans le quatuor des saisons.

Il chante d'une voix peu sûre
 Des airs vieillots et chevrotants ;
 Son pied glacé bat la mesure
 Et la semelle en même temps ;

Et comme Haendel, dont la perruque
 Perdait sa farine en tremblant,
 Il fait envoler de sa nuque
 La neige qui la poudre à blanc.

II

Dans le bassin des Tuileries,
Le cygne s'est pris en nageant,
Et les arbres, comme aux féeries,
Sont en filigrane d'argent.

Les vases ont des fleurs de givre,
Sous la charmille aux blancs réseaux ;
Et sur la neige on voit se suivre
Les pas étoilés des oiseaux.

Au piédestal où, court-vêtue,
Vénus coudoyait Phocion,
L'Hiver a posé pour statue
La Frileuse de Clodion.

III

Les femmes passent sous les arbres
En martre, hermine et menu-vair,
Et les déesses, frileux marbres,
Ont pris aussi l'habit d'hiver.

La Vénus Anadyomène
Est en pelisse à capuchon ;
Flore, que la brise malmène,
Plonge ses mains dans son manchon.

Et pour la saison, les bergères
De Coysevox et de Coustou,
Trouvant leurs écharpes légères,
Ont des boas autour du cou.

IV

Sur la mode Parisienne
Le Nord pose ses manteaux lourds,
Comme sur une Athénienne
Un Scythe étendrait sa peau d'ours.

Partout se mélange aux parures
Dont Palmyre habille l'Hiver,
Le faste russe des fourrures
Que parfume le vétyver.

Et le Plaisir rit dans l'alcôve
Quand, au milieu des Amours nus,
Des poils roux d'une bête fauve
Sort le torse blanc de Vénus.

V

Sous le voile qui vous protège,
 Défiant les regards jaloux,
 Si vous sortez par cette neige,
 Redoutez vos pieds andalous ;

La neige saisit comme un moule
 L'empreinte de ce pied mignon
 Qui, sur le tapis blanc qu'il foule,
 Signe, à chaque pas, votre nom.

Ainsi guidé, l'époux morose
 Peut parvenir au nid caché
 Où, de froid la joue encor rose,
 A l'Amour s'enlace Psyché.

- [Charles BAUDELAIRE](#) (1821-1867)

Texte n°12: Chant d'automne

I

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;
 Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !
 J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres
 Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,
 Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
 Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
 Mon coeur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe ;
 L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
 Mon esprit est pareil à la tour qui succombe
 Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,
 Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.
 Pour qui ? - C'était hier l'été ; voici l'automne !
 Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

II

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,

Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,
Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant aimez-moi, tendre coeur ! soyez mère,
Même pour un ingrat, même pour un méchant ;
Amante ou soeur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte tâche ! La tombe attend ; elle est avide !
Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !

Texte n°13 : Petits Poèmes en prose

X À UNE HEURE DU MATIN

Enfin ! seul ! On n'entend plus que le roulement de quelques fiacres attardés et éreintés.
Pendant quelques heures, nous posséderons le silence, sinon le repos. Enfin ! la tyrannie de la face humaine a disparu, et je ne souffrirai plus que par moi-même.

Enfin ! il m'est donc permis de me délasser dans un bain de ténèbres !
D'abord, un double tour à la serrure. Il me semble que ce tour de clef
augmentera ma solitude et fortifiera les barricades qui me séparent
actuellement du monde.

Horrible vie ! Horrible ville ! Récapitulons la journée : avoir vu
plusieurs hommes de lettres, dont l'un m'a demandé si l'on pouvait
aller en Russie par voie de terre (il prenait sans doute la Russie pour
une île) ; avoir disputé généreusement contre le directeur d'une revue,
qui à chaque objection répondait : « — C'est ici le parti des honnêtes
gens, » ce qui implique que tous les autres journaux sont rédigés par
des coquins ; avoir salué une vingtaine de personnes, dont quinze me
sont inconnues ; avoir distribué des poignées de main dans la même
proportion, et cela sans avoir pris la précaution d'acheter des gants ;
être monté pour tuer le temps, pendant une averse, chez une sauteuse
qui m'a prié de lui dessiner un costume de Vénustre ; avoir fait ma cour
à un directeur de théâtre, qui m'a dit en me congédiant : « — Vous
feriez peut-être bien de vous adresser à Z... ; c'est le plus lourd, le plus
sot et le plus célèbre de tous mes auteurs, avec lui vous pourriez peut-
être aboutir à quelque chose. Voyez-le, et puis nous verrons ; » m'être

vanté (pourquoi ?) de plusieurs vilaines actions que je n'ai jamais commises, et avoir lâchement nié quelques autres méfaits que j'ai accomplis avec joie, délit de fanfaronnade, crime de respect humain ; avoir refusé à un ami un service facile, et donné une recommandation écrite à un parfait drôle ; ouf ! est-ce bien fini ?

Mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter et m'enorgueillir un peu dans le silence et la solitude de la nuit. Âmes de ceux que j'ai aimés, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs corruptrices du monde, et vous, Seigneur mon Dieu ! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise !

- [Paul VERLAINE](#) (1844-1896)

Texte n° 14 : Chanson d'automne

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon coeur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Texte n° 15 : Colloque sentimental

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne?
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne?

- Ton coeur bat-il toujours à mon seul nom?
Toujours vois-tu mon âme en rêve? - Non.

Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches ! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

-
- [Arthur RIMBAUD](#) (1854-1891)

Texte n°16: Ma bohème

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
- Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon coeur !

Texte n° 17 : Aube

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi. (*Illuminations*)

Arthur Rimbaud